





Isaure de Saint Pierre

## **Un amour mongol**

Roman

« Lorsqu'un cheval atteint une très grande vitesse, il est incapable de s'arrêter et galope aveuglément. De la même façon, deux amants peuvent se laisser emporter par la passion et dans leur impétuosité sexuelle ils s'aiment avec volupté, sans se soucier de leurs excès. »  
 Vatsyayana, *le Kama Sutra*

« Car je crois que seul existe véritablement celui qui vit son destin comme un mystère. »  
 Stefan Zweig, *Brûlant secret*

« Quel homme n'a jamais transgressé Ta Loi, dis ?  
 Une vie sans péché, quel goût a-t-elle, dis ?  
 Si Tu punis le mal que j'ai fait par le mal,  
 Quelle est la différence entre Toi et moi, dis ? »  
 Omar Khayyam, *Les Robbaïyat*

Avertissement de l'auteur :

J'ai respecté, pour les noms de lieux et de personnages, l'orthographe mongole, sachant qu'elle peut varier d'un ouvrage à l'autre, l'alphabet, codifié par Chingghis Khan, n'étant pas le même que le nôtre. Les mots tibétains ou mongols sont indiqués en italique et expliqués au fur et à mesure du récit. Il est évident que toute cette histoire reste imaginaire, même si les endroits où elle est censée s'être déroulée demeurent bien réels.



## Chapitre 1

Laure n'avait pas cherché à reconnaître le reste du groupe, ni à Roissy-Charles-de-Gaulles, ni au changement à Moscou, omettant volontairement d'arborer sur ses bagages à main, un simple sac à dos noir, la petite étiquette jaune trop facilement identifiable de leur tour opérateur. Elle n'était pas pressée de faire leur connaissance et préférait jouir solitairement de son temps libre, huit heures de vol de Moscou à Ulaan Baatar, sans être obligée d'entretenir une conversation laborieuse avec des inconnus. Le programme de musique classique était excellent, elle avait un bon bouquin et deux films au moins l'intéressaient. Elle se disait que, de plus en plus souvent, elle avait ainsi tendance à se réfugier dans la solitude avec livres, concertos et intrigues policières. Pourtant, son métier d'écrivain et de journaliste l'avait toujours incitée à se porter vers les autres, à s'intéresser à

leur vie, mais elle devait convenir que, de plus en plus souvent, il lui semblait que nul ne se préoccupait de la sienne. Ou bien elle n'avait plus envie de se raconter. Dans ses écrits, romans, romans historiques, poèmes ou reportages sur les contrées du bout du monde qu'elle affectionnait, elle avait l'impression d'avoir déjà beaucoup dit, peut-être trop... Elle n'aimait pas les bavardages futiles, les paroles inutiles, les confidences importunes. En fait, elle parlait rarement d'elle-même, de ses espoirs, de ses envies ou déceptions, sachant par expérience que la plupart des gens ne savent pas écouter et ne cherchent, dans une conversation, qu'à étaler expériences et convictions. Si peu ont vraiment la capacité de s'intéresser aux autres...

Le vol fut donc délicieux, bercé par *La Marche de l'Empereur*, le *Gloria* de Vivaldi et le *Stabat Mater* de Pergolèse. Elle en perdit un peu le fil de l'intrigue policière qu'elle lisait, ce qui n'avait guère d'importance. Placée près du hublot, elle observa des montagnes désolées, couleur de terre séchée, avant la plongée vers la cuvette verdoyante d'Ulaan Baatar. L'aéroport était petit et surencombré,



modeste et sans boutique ouverte. Sa valise récupérée, elle marcha vers la sortie et s'arrêta près d'un groupe dont les bagages portaient la même étiquette jaune que sa valise. C'était « son » groupe.

De prime abord, elle fut déçue. A part un jeune couple, tous étaient d'une laideur décourageante, femmes massives et sans élégance, aux cheveux gris presque en brosse, hommes peu soignés. Toujours, la laideur l'avait rebutée et elle s'en voulait un peu de ne pouvoir s'attacher à des amies laides, à des enfants sans grâce, à des hommes dénués de charme. Par chance, son fils unique, même à l'âge d'homme, était demeuré d'une grande beauté et sa mère, devenue une vieille femme, avait toujours un visage d'une ossature fière, élégante. En revanche, la petite guide mongole à lunettes, Eegii, un prénom signifiant la Paix, au drôle d'accent incapable de prononcer les « u », lui plut d'emblée, mais elle commit aussitôt la gaffe d'annoncer au groupe que Laure était journaliste et travaillait pour leur tour opérateur, ce qui était une façon de voir les choses. Elle n'avait promis qu'un reportage en échange de

réductions importantes. En France, c'est bien connu, la presse a mauvaise cote et on assimile un peu vite tous les journalistes aux odieux paparazzi.

Laure vit fort bien l'ensemble du groupe se renfrogner et entendit tout aussi bien quelques réflexions peu aimables :

- Elle va nous gâcher notre voyage.
- On n'a pas payé pour avoir une journaliste dans les pattes.
- On aurait quand même pu nous prévenir.
- C'est un coup de salaud qu'on nous fait là.

Eegii, qui avait fort bien perçu les remarques à peine discrètes, lança un regard navré à Laure qui préféra hausser les épaules. Le mal était fait et elle le pressentait sans remède. De toute façon, l'ensemble du groupe ne lui plaisait guère et elle devinait qu'elle ne se ferait sans doute pas d'amis. Seul un couple de lesbiennes, laides et peu féminines, retint son attention à cause des attentions qu'elles se témoignaient et qu'elle trouva touchantes. Sans cesse, l'une ou l'autre se souciait de la fatigue de sa copine, voulait lui porter son sac, lui proposait une

boisson, un gâteau à grignoter. A l'évidence, ces deux-là s'aimaient.

On s'entassa dans un bus soviétique assez vétuste pour trente minutes de route vers le centre d'Ulaan Baatar. Les abords de la ville étaient laids, pollués par des centrales électriques fonctionnant au charbon et salissant l'atmosphère, par des usines de béton crachant avec hargne leur haleine noire vers un ciel d'un bleu imperturbable. Partout, entre deux HLM grises et tristes, une barrière défoncée, un terrain vague jonché d'ordures sentant fort, apparaissaient les grosses masses blanches et molles des yourtes. Dans la Khuvsgalchdiin avenue, le deuxième grand axe de cette capitale de près d'un million d'habitants, les immeubles à la russe se coloraient de jaune et s'ornaient de petits frontons les rendant tout de même moins austères. Sur des trottoirs défoncés, parfois maculés de larges flaque de boue, titubaient de jeunes beautés en pantacourts ou shorts, vacillant sur leurs boots aux talons trop hauts. Des garçons aux jeans conquérants rentrés dans de hautes bottes de cavaliers, la casquette vissée sur le crâne, le T-shirt hérissé de logos

américains, faisaient mugir leurs motos soviétiques pour impressionner les filles. La population, jeune et gaie, s'écoulait en désordre par les rues, ne respectant ni voitures ni feux rouges. Seuls les gens d'un certain âge arboraient les splendides *deels* aux brocards multicolores, longues robes à manches fermées sur le côté et ceinturés de teintes vives. De jeunes moines arborant les robes jaunes et lie de vin des *guelugpas*, les Bonnets Jaunes, la secte tibétaine dont était issu le Dalaï-lama exilé à Dharamsala, en Inde, jaillissaient en riant de la porte d'un monastère. Derrière les hauts murs, Laure entendait résonner le son ample d'un gong.

Même si la ville était laide, la magie opérait. Là, elle se trouvait chez elle, au pays de la liberté et des cieux immenses, des steppes inviolées, des cavaliers magnifiques. Elle n'entendait même plus les aigres remarques du groupe. Elle s'en moquait car elles ne pouvaient l'atteindre.

Le lendemain, un court vol intérieur survolant l'impressionnant désert de Gobi et ses incongrus trous d'eau ponctuant le paysage désolé les mena à la bourgade de Dalanzadgad dont on ne pouvait rien

dire, sinon qu'elle était affreuse et peu engageante. Bien qu'elle n'aimât guère l'endroit et ne souhaitât pas s'y attarder, elle s'y sentait plus loin de tout qu'elle ne l'avait jamais été. Même dans les coins les plus reculés du Sishuan ou sur les cols pelés et balayés par les vents du Tibet, même dans la jungle de Sumatra ou dans les forêts amazoniennes, aux confins des déserts d'Oman ou de Jordanie, dans les montagnes encore pour un temps protégées du nord du Vietnam ou du Yémen, elle n'avait ressentie pareille ivresse. Il lui semblait qu'elle avait enfin échappé à son monde, à ce qui la traquait à Paris. Là, parmi ce groupe hostile refusant de l'accueillir, ce qui l'arrangeait plutôt, elle se sentait enfin libre, soulagée d'un poids immense et douloureux. Elle ressentait une fièvre de découvertes toute neuve, plus intense que jamais, bien qu'elle eût passé ces dernières années à sillonner la planète pour les différents magazines avec lesquels elle collaborait ou pour les livres qu'elle écrivait et qu'elle ne se sentît jamais lasse de ses explorations.

Egi présenta au groupe le nouveau chauffeur, Shagdarsurin, dit Shagaa, gros

hommes placide à l'éternelle bonne humeur, doté de biceps impressionnants et les deux cuisinières, Tumentsetseg ou Mille Fleurs, une femme de quarante-cinq ans mère de trois enfants, souriante et affable, et sa petite aide de vingt ans, la ravissante Bayartsetseg ou Fleurs de Fête, toute timide et charmante. Elle ne comprenait pas un mot de français, mais étudiait l'anglais à la fac d'Ulaan Baatar, car elle accompagnait les touristes durant les vacances, à la fois pour gagner de l'argent et s'initier au métier de cuisinière, qu'elle voulait exercer. Bayartsetseg avait un visage fin et racé, un sourire désarmant et de hautes pommettes mongoles que Laure lui envia, car elle lui donnaient un air fier et princier.

On s'entassa dans un nouveau car soviétique, vaillant et archaïque, et l'on partit pour la gorge de Yoliin Am ou Vallée des Vautours. L'un des trois hommes du groupe, un dénommé Michel, grand, maigre et dégingandé, ressemblant assez à un échassier déplumé, se montrait aimable envers elle pour compenser sans doute les aigreurs de sa femme. Cette énorme masse du nom d'Eliane était professeur de chinois et détestait à

l'évidence tout ce qui se rapportait à la presse. Michel se tourna vers elle pour lui expliquer que ces vautours étaient en fait des gypaètes barbus. Ce doux rêveur plutôt sympathique et semblant toujours un peu perdu, mené par le bout du nez par sa tyrannique épouse, professeur de sciences naturelles, n'avait en fait qu'une passion, celle des oiseaux. A l'évidence, ces gypaètes l'excitaient beaucoup.

Laure s'était un instant demandé avec curiosité si le groupe pousserait l'exclusion jusqu'à la laisser seule sur son siège, mais Viviane, la jeune femme suisse, vint s'asseoir près d'elle et l'on démarra dans un concert de tôles bringuebalantes et de changements de vitesses grinçants. Bien vite, les biceps de Chamra se révélèrent fort utiles pour conduire sur ces pistes défoncées, où le bus avait toujours tendance à vouloir quitter les ornières de la route pour s'en aller errer du côté de la steppe, comme si lui aussi ressentait un besoin de liberté. Viviane, ingénieur en recyclage de produits toxiques, peut-être très forte dans sa partie, ne savait rien de ce qui constituait les sphères d'intérêt de Laure, histoire, arts, littérature, religions, et s'en